

LES HUSSARDS DE LA RÉPUBLIQUE EPS

Historiquement mal considérés, les professeurs d'éducation physique et sportive ont beaucoup évolué, sont de mieux en mieux formés, et se montrent créatifs, fédérateurs, et très investis. Petit tour d'horizon d'une spécialité essentielle et pleine de sens.



« **D**eux + deux ?
 – Quatre.
 – Formidable, vous serez prof de maths !
 – 1515 ?
 – Marignan.
 – Formidable, prof d'histoire-géo !
 – Et vous, qu'est-ce que vous savez faire ?
 – Ben, rien.
 – Formidable, vous serez prof de sport ! »

Pour raconter ce sketch des *Guignols de l'info*, David Bérillon, prof d'éducation physique et sportive (EPS) à Turgot, à Paris (lire p. 32), se fend d'une très bonne imitation de Jack Lang, alors ministre de l'Éducation nationale, puis soupire. « Ça, nous, on le vit. Dans les films, les médias, avec les parents d'élèves, les collègues, même, parfois, qui te font comprendre, que, bon, le sport... » Un des collégiens de Carole Roquais, enseignante à Saint-Aubin-du-Cormier, en Bretagne (lire p. 33), lui a même demandé ce qu'elle allait faire comme métier « après ». « Comme si ce n'était pas un vrai travail ! » Quant à Francis Bahu, ancien enseignant d'EPS, ancien proviseur, ancien inspecteur d'académie, il raconte qu'à son arrivée dans l'Essonne, à ses débuts en 1977, dans la salle de cantine des profs, quand il demandait si la place était libre, on lui répondait non. « Pourtant, personne ne venait jamais s'y asseoir... »

Le manque de considération pour l'EPS, les profs connaissent bien. « Souvent, on me dit que le sport, c'est pas une matière », soupire Gwenaél Wairi, enseignant en lycée agricole dans l'Aisne (lire p. 34). « Alors que les apprentissages

fondamentaux, c'est quatre piliers : lire, écrire, compter, bouger », pose Francis Bahu. Alors ils sont touchés. « Être résumé à un prof de ballon sans cerveau, c'est réducteur, pesant et blessant », nous a dit l'un d'eux.

Tout cela ne décourage pourtant pas les candidats, c'est l'une des rares matières où il n'y a pas pénurie et celle où il y a le moins de démissions. Et l'une des préférées des élèves. Selon le sondage réalisé l'année dernière par le Syndicat national de l'éducation physique (SNEP-FSU), 89,6 % d'entre eux disent apprécier l'EPS, 60,5 % la classent parmi leurs disciplines préférées et 57,2 % aimeraient en faire plus. Et puis, c'est la seule matière qui suit l'élève toute sa scolarité, avec des horaires (4 heures en 6^e, 3 heures de la 4^e à la 3^e, et deux au lycée) qui en font l'une des premières en termes d'heures. Donc un minimum respectable.

Sans compter que le cliché du gros débile avec son sifflet est très faux. « Les enseignants d'EPS ont bénéficié d'une sorte d'élite pédagogique qui a très tôt réfléchi sur la place du corps et du sport dans la formation de la personne, raconte Philippe Meirieu*, éminent spécialiste en sciences de l'éducation et en pédagogie. On ne peut pas dire qu'il y a de vrais débats intellectuels sur le sens de l'enseignement de la physique, par exemple, alors qu'en EPS si, un peu vifs, même, entre des gens de très haut niveau. » Tout ça pour se faire appeler « le prof de ballon »...

D'ailleurs, on ne va pas se la jouer « mal nommer un objet, c'est ajouter au malheur de ce monde », mais on dit prof d'EPS. Pas prof de gym, pas prof de sport. Prof de gym, c'était il y a mille ans, quand le sport à l'école se résumait à peu près à de la gym et de l'athlétisme, et prof de sport, ça n'a rien à voir, il est spécialisé

Que ce soit au collège Pierre-de-Dreux à Saint-Aubin-du-Cormier (à g.) ou sur un terrain de badminton au lycée pro Abbé Grégoire, à Paris, l'EPS est la seule matière à prendre en compte l'être dans son ensemble et à faire entrer le corps en jeu.



PIERRE SATRAGNE, 26 ans, prof depuis deux ans, collègue Ylang-Ylang à Kani-Kéli, à Mayotte

« L'après-midi, on travaille dans le lagon »

« Je viens de Bordeaux, c'est ma deuxième rentrée, à Mayotte. J'ai la chance d'être dans le sud, la partie la plus calme, même si, en ce moment, il y a beaucoup de violence, qu'aujourd'hui (on a fait l'interview le 15 septembre), ils ont arrêté les transports scolaires. L'année dernière, on a eu trois semaines de grève des bus, donc peu d'élèves, alors, les cours, c'est parfois du rafistolage. Heureusement, malgré des profils difficiles, les élèves sont respectueux. La première spécificité de l'enseignement ici, c'est que certains ne parlent que très peu français, on a des classes de vingt non-locuteurs, non-scripteurs, par exemple. Il faut donc aller à l'essentiel et les lancer dans l'activité : peu de consignes, beaucoup de pratique. Mais j'ai été formé pour ça. C'est comme en métropole, on fait des activités traditionnelles, handball, danse... Moi, je suis joueur de rugby. L'année dernière, on a créé une AS, on avait 60-70 gamins, et j'aimerais monter une section à horaires aménagés. Au rugby, on joue sur un terrain municipal en herbe, sinon, on a un plateau à l'ancienne, en mauvais état. Mais on est à dix minutes en bus de la plage. Une ancienne collègue a créé le projet lagon, un super projet. Les après-midis, on va faire des activités là-bas. La natation pour les 6^e-5^e, le cycle palmes-masque-tuba-gilet pour les 4^e et du kayak pour les 3^e. On a bien quelques collègues des autres matières qui nous disent qu'on est tranquilles, avec nos après-midis dans le lagon, mais, sur les terrains, en pleine chaleur, ce n'est pas des conditions optimales ! Et puis beaucoup reconnaissent notre travail, trouvent super qu'on apprenne à nager aux enfants qui vivent parfois pourtant autour du lagon. Il y en a qui habitent à cinq minutes et ne sont jamais allés à l'eau, c'est génial de leur apporter ça. »

dans une discipline et travaille du reste pour une fédération, il ne passe même pas le même concours. Chacun son métier.

Un métier qui, péché originel du cliché, fait face à une grosse méconnaissance de son niveau de formation. « C'est parce qu'on pense que le prof d'EPS lance un ballon et puis c'est tout, soupire Étienne Barraux, petite trentaine mais déjà ex-enseignant et l'un des plus jeunes inspecteurs académiques (IA-IPR), à Paris. On a des programmes à suivre comme les autres matières, des compétences à faire acquérir. »

Et pour ce faire, les futurs enseignants d'EPS sont même mieux préparés que les autres, grâce à une structure spécifique : sciences et techniques des activités physiques et sportives (Staps). Avant les deux ans de master métiers de l'enseignement, de l'éducation et de la formation (MEEF), commun à tous les futurs enseignants, il y a trois ans de Staps avec, contrairement aux autres spécialités, des stages dès la première année, et une formation pluridisciplinaire. Le prof d'EPS est le seul à avoir dans son cursus, sciences humaines et sociales, psycho de l'enfant, socio, physiologie enfant et ado, et à travailler de manière approfondie sur la didactique et la pédagogie. Sans compter que le Capeps, certificat d'aptitude au professorat d'EPS, est très sélectif. En 2021, 5 445 candidats se sont présentés. 670 ont été admis. Oui, ça ne fait que 12 %.

Tout cela donne, selon Philippe Meirieu, des enseignants « très créatifs, très novateurs ». Francis Bahu, proviseur de 1996 à 2010, a pu les comparer à ceux des autres matières, et les considère au-dessus. « En classe, le professeur parle et l'élève écoute. L'apprentissage réel se fait à la maison, avec les leçons à apprendre, les devoirs à faire. En EPS, l'apprentissage se fait devant l'enseignant qui, en temps réel, mesure l'impact de ce qu'il a préparé ». Ce qui rejoint Philippe Meirieu, qui estime qu'ils sont « en avance sur leurs collègues et ont la sensibilité pédagogique la plus grande ». Et la plus grande proximité avec les élèves. « Il y a automatiquement une relation particulière, confirme Coralie Benech, enseignante à Henri-IV, à Paris, et cosecrétaire générale du SNEP-FSU. Déjà, on est en survêt et en baskets toute la journée. Et puis on n'est pas debout face à une classe assise, il y a un côté ludique qu'on trouve moins dans les autres matières. Et, on se met en scène, avec la démonstration, qui est une des clés de l'apprentissage et fait qu'ils nous voient autrement. »

Cette relation aux élèves fait d'ailleurs des enseignants d'EPS de très bons profs principaux. Tous ceux à qui on a parlé le sont. Moins en lycée, où, avec deux heures, l'EPS n'est pas complètement la discipline star (même si dans les établissements difficiles, les équipes ont tendance à se souder, avec l'EPS aussi, pour discuter des élèves) mais au collège,

LEUR RELATION AUX ÉLÈVES FAIT D'AILLEURS DES ENSEIGNANTS D'EPS DE TRÈS BONS PROFS PRINCIPAUX



Outre ici la traditionnelle séance de gym, Carole Roquais, prof d'EPS au collège Pierre-de-Dreux, a dû innover pendant la période du Covid en proposant à ses élèves une sorte de parkour où ils devaient utiliser les éléments urbains pour se déplacer.





En 2014, David Bérillon (ci-dessus) a monté une section hip-hop au lycée Turgot, à Paris, et est en « contact avec des artistes pour qu'ils viennent partager leur expérience » aux apprentis danseurs (en haut à d.). Malgré, parfois, le manque d'infrastructures dans certains établissements, les profs d'EPS s'adaptent et font preuve d'imagination en improvisant par exemple un match de rugby, comme au lycée agricole Robert-Schuman de Chauny (ci-contre).



DAVID BÉRILLON, 45 ans, dont vingt-deux dans l'enseignement, responsable de la section pédagogique d'excellence sportive hip-hop au lycée Turgot, à Paris, qui a été le sujet du documentaire « Allons enfants »

« Personne ne m'a dit "Restez dans votre cadre" »

« Je venais du sport de haut niveau, de l'athlétisme alors quand, en Staps, on a dû faire de la danse, j'étais outré ! On s'est retrouvé à imiter un fruit, c'était particulier ! Mais, peu à peu, j'ai trouvé ça intéressant et quand j'ai eu l'opportunité de travailler sur le hip-hop, j'ai adoré. À Clermont, où j'étudiais, il y avait un festival de hip-hop. J'en suis sorti avec deux certitudes : j'arrête l'athlète et mon rôle de prof d'EPS, c'est de démocratiser cette activité, qui est dingue. Je me suis formé, et, à la rentrée 2003, quand j'ai été nommé à Paris, j'en ai parlé à tout le monde. Comme le rectorat cherchait à développer de nouvelles activités, j'ai été contacté. J'ai commencé à former des collègues, à faire des cycles hip-hop, puis on a créé les battles en UNSS (*Union nationale du sport scolaire*). Aujourd'hui, on a 25 000 élèves qui prennent une licence pour faire de la danse hip-hop à l'école. Mais lors du premier Championnat de France UNSS de hip-hop, en 2013, il y avait quand même pas mal de gens surpris ! Ensuite, j'ai voulu travailler sur une structure de haut niveau. On a monté la section hip-hop à Turgot en 2014. Ça étonne, parfois, que ce soit dans un lycée prestigieux, au cœur de Paris, mais c'est parce que j'ai été nommé là. Si ça n'avait pas été possible, je ne serais pas resté. On reçoit 70 demandes par an et, au final, on en garde 16. Il y a ça, le travail en lien avec la mairie de Paris, le ministère de la Culture, on est même partenaire avec Adidas. Je suis en contact avec des artistes, aussi, pour qu'ils viennent partager leur expérience. Je suis même community manager ! Quelque part, j'ai créé mon job. Je suis prof d'EPS, mais je l'ai emmené dans des endroits innovants. Personne ne m'a jamais freiné, ne m'a dit "pas ici" ou "restez dans votre cadre". Et les collègues trouvent ça génial. Quand on fait les spectacles, ils sont là, demandent des nouvelles des anciens... C'est une vraie reconnaissance pour l'EPS. »

en tout cas, leur parole est écoutée. « On voit les élèves sous un autre angle. D'ailleurs, celui qui est assez agité en classe, canalisé correctement, est un très bon élément pour nous », précise Pierre Satragne, prof à Kani-Kéli, dans le sud de Mayotte (*lire ci-contre*). Et puis on sait qu'ils connaissent mieux les élèves. Souvent, ils doivent se déplacer sur les installations, donc ont le temps de discuter avec les jeunes et décrochent des infos que les autres n'ont pas.

Ils sont même recherchés par leurs collègues – aussi par ceux qui les appellent les « profs de ballon »... – pour les sorties scolaires. Parce que le cadre est plus lâche que dans une salle de classe et qu'eux savent faire, d'autant qu'ils ont tous déjà dû gérer une classe tout en courant après un élève fâché qui décide de s'en aller ! « On travaille dans un espace plus ouvert, où il y a du mouvement, on n'a pas la même approche, on a l'habitude d'accepter un certain flou », analyse Carole Roquais.

On a interrogé beaucoup d'acteurs (et actrices, mais, comme partout dans le sport, il y en a moins : 42 % d'enseignantes en EPS, un taux en baisse constante, seules 33 % des diplômés du Capest sont des femmes, alors même qu'elles ont un taux de réussite bien supérieur aux hommes, mais comme le nombre d'inscrits hommes est bien supérieur... On nous a d'ailleurs assuré que l'algorithme de Parcoursup commençait à régler ça). On a interrogé beaucoup d'acteurs, donc, et on a conclu qu'il était impossible de faire un portrait-robot d'un prof d'EPS tant il peut y avoir de différences. Selon le chef d'établissement, plus ou moins branché « sport », qui aura plus ou moins tendance à donner la priorité aux enseignements qu'il considère plus fondamentaux ; dans la conception même de ce qu'est l'EPS, entre, pour schématiser, les accros à la performance et les adeptes de l'éducation physique vecteur d'apprentissage à 360 degrés ; entre ceux qui s'épanouissent à se former à l'escalade, au cirque, au hip-hop et au fameux « processus de création artistique » du programme de seconde et les puristes de l'athlète, rugby, natation auxquels l'arrivée de pratiques tendance donne des boutons. Celle de la danse, par exemple, n'est pas passée inaperçue.

C'était au début de la carrière d'enseignant d'Étienne Baraux et il se souvient des « jamais de ma vie, je ferai de la danse » des anciens. « Mais c'est extrêmement rare de rencontrer des enseignants réfractaires à tout, c'est une profession qui cherche à se former, apprécie-t-il. Les maths ne sont pas un fait social, le sport, si. Pour s'adapter à la société, ils ont dû s'adapter aux pratiques. À Paris, on organise les Championnats de France de hip-hop, ce genre d'innovations vient des enseignants, parce qu'ils voient des choses qui émergent et que, leur grande qualité, c'est de les didactiser. Les arts du cirque, il y a dix-quinze ans, on se disait "OK, on jongle avec des balles, super", aujourd'hui, ça peut être une épreuve à l'agrégation. Parce qu'un mouvement d'enseignants s'est créé autour. »

Et que les profs d'EPS sont hautement adaptables. Aux disciplines, mais aux installations surtout. Selon qu'ils soient dans un établissement avec gymnase, mur d'escalade, terrain, plateau, ou qu'ils pratiquent le système D toute l'année, avec des séances de trente minutes effectives le temps d'arriver sur l'installation. Il y a le problème des grandes agglomérations (« Si tu veux faire ton métier, tu ne le fais pas à Paris, tu ne fais que marcher, tu dois aller courir aux But-



**CAROLE ROQUAIS, 44 ans, prof depuis dix-huit ans,
collège Pierre-de-Dreux à Saint-Aubin-du-Cormier (Ille-et-Vilaine)**

« Je n'ai jamais eu peur mais ce n'était pas simple d'imposer son autorité »

« C'est ma huitième rentrée à Saint-Aubin. Quand je suis arrivée, en une semaine je me suis dit que j'avais apporté autant de contenu que dans toutes mes années réunies en région parisienne ! J'ai travaillé en lycée pro et en collège "difficile" où je passais mon temps à faire la police et tout autre chose que l'EPS pour laquelle j'étais formée. J'ai eu une classe de secrétariat avec laquelle ne n'ai jamais réussi à faire de danse. J'ai essayé toutes les entrées possibles et imaginables, impossible. Et puis, je mesure 1,60 m, j'avais des élèves de deux fois ma taille qui me disaient : "Tu me touches pas, tu me regardes pas". Je n'ai jamais eu peur mais ce n'était pas simple d'imposer son autorité. Je savais que c'était un métier dans lequel on doit s'adapter à beaucoup de paramètres, au public que l'on a, aux équipements. Et à la météo ! Quand on est dehors et qu'il se met à pleuvoir, on a intérêt à savoir réagir, il faut improviser, s'organiser. Comme pendant la période Covid. On nous a dit : "Gardez absolument les élèves en cours mais", en gros, "vous n'avez rien le droit de faire", puisque tout était fermé. Pour que ce ne soit pas de la garderie, il a fallu faire preuve d'imagination. Alors, j'ai inventé des activités, j'ai mis en place une sorte de parkour. J'utilisais les éléments urbains pour faire du déplacement, de la quadrupédie, du grimper... J'avais créé trois circuits avec des niveaux différents, les élèves devaient évaluer la difficulté et choisir, à plusieurs, parce qu'en EPS, on n'évalue pas que la performance, on évalue aussi la capacité à faire des choix, à s'engager, à coopérer. J'utilise des activités qui ne sont pas forcément des disciplines sportives socialement. Notre biathlon, par exemple, c'est de la course et du lancer de vortex (des espèces de petites fusées en mousse). On a créé notre propre épreuve avec notre propre évaluation. Je pense qu'on tend à aller vers ça. Moi, j'enlèverais le S d'EPS. On se base sur les activités sportives pour développer des compétences mais le sport n'est pas la finalité. »



tes-Chaumont, tu ne peux avoir le gymnase que quarante minutes», détaille Francis Bahu), mais à Saint-Aubin-du-Cormier, Carole Roquais et ses collègues du collège privé, du lycée pro et des primaires alentour se mettent autour d'une table avec la mairie chaque année pour se partager les installations et restent en contact permanent sur un groupe WhatsApp. Dans les années 1980, au lycée Robert-Doisneau de Corbeil-Essonnes, haut lieu de l'EPS, un enseignant s'est chargé lui-même de tailler un mur d'escalade. C'est Corinne

Perrier, enseignante là-bas, qui raconte ce collègue qui a attaqué le mur du gymnase de l'établissement pour créer une voie d'escalade, pendant les vacances de Pâques (sans autorisation #punk). Finalement, en trois ans, avec un architecte, des élèves et des profs, ils ont carrément construit le premier mur d'escalade artificiel indoor de France. « L'EPS, ici, a été un engagement. Il y a toujours eu des enseignants très investis, qui intervenaient dans les conseils d'administration, dans les lieux de décision. Alors c'est bien d'essayer de mesurer de quoi on hérite, de ne pas venir juste faire ses petites heures », confie Corinne Perrier.

Comme avec elle, on a échangé, longuement souvent, avec des gens passionnés par une matière pas comme les autres. La seule à prendre en compte l'être dans tout son ensemble. « On est LA discipline qui permet ça, analyse Carole Roquais. Quand il y a un blocage, on le voit tout de suite. Comme on voit l'élève qui va être leader, celui qui va avoir du mal à s'intégrer avec les autres. Le cours d'EPS, c'est une microsociété. » Et le seul cours à faire entrer le corps en jeu. « Dans une société où le corps humain, c'est souvent de la viande, les

À CORBEIL-ESSONNE, UN ENSEIGNANT A PRIS L'INITIATIVE DE TAILLER LUI- MÊME UN MUR D'ESCALADE

EN STAPS, LES MAQUETTES DE FORMATION ONT INTÉGRÉ DES CONTENUS AUTOUR DES VIOLENCES DANS LE SPORT

enseignants d'EPS sont sensibles au fait qu'il doit être habité par l'esprit et que le geste, quand je lance le poids, que je saute à la corde, est quelque chose qui est habité par l'intelligence et cette idée est très importante pour l'éducation des enfants», expose Philippe Meirieu. Mais, ce rapport au corps, il n'est pas simple. Il y a le corps en maillot de bain des cours de natation, qu'on est bien obligé de regarder, le corps à garder en un seul morceau du cours de gym aux agrès, qu'on est bien obligé de toucher. Ce n'est pas le sujet sur lequel les enseignants ont été le plus loquaces.

On sent bien qu'ils marchent sur des œufs, éminemment convaincus du bien-fondé de la libération de la parole mais aussi inquiets de débordements possibles, volontaires ou non, des ados. L'un d'eux, en nous demandant de ne pas le

citer, explique que c'est «très compliqué». «Parce qu'on est dans une période d'évolution importante dans la prise en compte de la parole des filles, des enfants. La vague #MeToo est essentielle, mais, chez nous, elle entraîne une accentuation des affaires d'attouchements qui sont très compliquées. Un collègue a même été convoqué pour regard déplacé.» Si les femmes nous disent ne pas faire spécialement attention, des hommes nous ont dit prévenir qu'ils vont toucher, conscients que leurs gestes peuvent être interprétés, même sans volonté de nuire. En Staps, on s'est emparé du sujet depuis longtemps, en sociologie du sport et du genre notamment, et, cette rentrée, les maquettes de formation ont intégré des contenus autour des violences dans le sport. Au Staps de Créteil, par exemple, des conférences sont d'ailleurs organisées sur ce thème.

Les difficultés, les pros d'EPS savent aussi, plus que les contourner, les retourner. Stéphane Jouve, par exemple, responsable de la section rugby du lycée Jean-Perrin, à Marseille, s'est ainsi «éclaté pendant le Covid». Ben oui. Parce que, lui qui s'est formé pendant cinq ans en escalade pour être sûr de gérer les élèves – «Tant que tu as peur qu'ils tombent, tu ne peux pas faire de contenu» – a été obligé de travailler en demi-groupes. «En cinq séances, j'ai plus bossé qu'en huit séances à 35. Quand ils sont tous là, ils sont toujours embêtés, la voie qu'ils veulent est prise, ils attendent,

GWENAËL WAIRI, 38 ans, dont dix dans l'enseignement, lycée agricole Robert-Schuman, à Chauny (Aisne)

« Pendant les conseils de classe, je suis souvent le seul à lever la main quand il y en a un qu'il faut encourager »

« Au début, quand j'entrais dans la salle des profs, on m'a dit plusieurs fois : "Tiens, voilà le prof de ballon." J'ai mis le holà assez vite, je crois que je fais autre chose que "du ballon" ! En 4^e-3^e, on a ce qu'on appelle de l'accompagnement personnalisé. J'y participe et je me sers, par exemple, des séances de demi-fond pour faire des maths : convertir les km en mètres, calculer sa vitesse moyenne ou à quel pourcentage de sa VMA on a couru. Ça intéresse les élèves, même si, au bout d'un trimestre, ils n'en peuvent plus des maths ! (Rire) J'adore aussi mener des projets de sorties. Chaque année, on organise un voyage d'activités de pleine nature, trois-quatre jours à faire du canoë, de l'escalade, et un au ski. L'année dernière, on est parti avec 47 gamins et un prof pour 12. Il y en a pour dire que ce sont des vacances... J'adore, mais ce ne sont pas des vacances ! D'autant qu'on organise plein de choses pour récolter de l'argent, pour que le maximum d'élèves puissent venir et qu'ils payent le moins possible. On met en place des activités comme la vente de chocolats, des projets de l'école s'y joignent, on vend le jus de pomme que l'on fait à partir des fruits du verger de l'établissement... J'adore ces voyages avec les élèves et, eux, ils sont enchantés. Au lycée, on a des gamins qui ne retourneront plus jamais de leur vie aux sports d'hiver, alors je suis content de leur permettre ça. Et puis ces séjours créent une autre relation, ils ont un autre regard sur nous et nous sur eux. C'est pour ça que pendant les conseils de classe, je suis souvent le seul à lever la main quand il y en a un qu'il faut encourager alors que tout le monde vote l'avertissement. Ce genre de profil qui a du mal en classe mais est super investi en EPS. Par exemple, le gamin qui manque de concentration dans les autres matières, en escalade, quand c'est lui qui assure son camarade, je peux vous dire qu'il est très concentré ! En EPS, les élèves se transforment facilement. »



ils discutent, là, il y a cinq cordées, bim, bam, boum. Et quand tu pratiques, tu progresses, tu t'éclates.» Et eux aussi. Ils s'éclatent, ils inventent des pratiques et les notations qui vont avec. Dans les autres matières, le prof corrige en rouge ce qui ne va pas, on a sous les yeux pourquoi on a cette note. En sports co, ce n'est aussi facile de se rendre compte de son niveau de prestation. Ce qui donne des « mais, euh, vous comptez pas les progrès ! » « Bien sûr qu'on a tous un système de notation qui les prend en compte mais est-ce qu'en maths, on se pose la question des progrès ? interroge Coralie Benech, en EPS, comme en maths, il faut apprendre et, selon les élèves, ça prend plus ou moins de temps. S'il a raté son contrôle de maths, il aura 5. En EPS, ce n'est pas normal d'avoir 5, il nous dit "mais je n'ai pas les mêmes capacités". Mais c'est pareil dans les autres disciplines, c'est juste qu'en EPS c'est visible parce que c'est au niveau moteur. »

La prise en compte des différences en EPS fait d'ailleurs partie des choses qui ont bougé dans une matière en évolution permanente. « À mon époque (*il a été prof de 1977 à 1996*), on se fichait complètement, et moi le premier, des élèves qui n'étaient pas sportifs, ne couraient pas vite, qui ne lançaient pas loin et qui ne faisaient pas le salto, avoue Francis Bahu. Ceux-là, je ne sais pas quelle image ils ont gardé de moi... »

Comme lui, les enseignants d'EPS s'interrogent beaucoup. Et sont inquiets de ce que peut induire le manque de considération de leur métier. « Parce qu'il y a un enjeu de s'adresser à l'ensemble d'une génération, de la 6^e à la terminale, explique

DES PROFS INQUIETS DE CE QUE PEUT INDUIRE LE MANQUE DE CONSIDÉRATION DE LEUR MÉTIER

Guillaume Dietsch, enseignant en Staps agrégé d'EPS. Ce n'est pas qu'une histoire de handball ou de danse, il est question d'un cadre d'activité physique important pour la santé, de goût du sport mais aussi d'un patrimoine culturel pour tous.» Stéphane Jouve raconte que des jeunes des quartiers nord de Marseille découvrent les calanques grâce aux sorties qu'il y organise; Corinne Perrier, à Corbeil, souligne qu'« en lycée pro, les filles, leur seule activité sportive, c'est l'EPS ». « C'est aussi un objectif de l'EPS, l'accès à une culture, diversifiée, et mixte, reprend Dietsch. Des filles et des garçons qui pratiquent ensemble, ça peut éviter, plus tard dans la société, de rester dans des stéréotypes. On envisage très rarement des enjeux un peu plus larges, pour une société, de la mauvaise image de l'EPS, pourtant les incidences existent. » ● chrbonnet@lequipe.fr

* Dernier livre, « *Grandir en humanité. Libres propos sur l'école et l'éducation* », avec Abdenour Bidar, éditions Autrement.

ANGEL VAQUIER, 23 ans, première année d'enseignement, lycée professionnel Abbé-Grégoire, à Paris

« Donner des cours théoriques, on sait faire »

« C'est ma première année comme titulaire mais je n'avais aucune appréhension puisqu'en Staps, dès la deuxième année de licence, on fait des stages. Une fois le concours passé, l'année de titularisation, j'étais moitié sur les bancs de la fac, moitié prof, donc ce n'est pas nouveau d'avoir des élèves face à moi. Après oui, il y a l'appréhension de la découverte des installations, des collègues, des élèves. Ici, on a des 3^e prépa métier (*pour les élèves s'orientant vers la voie professionnelle ou l'apprentissage*), des secondes AGOrA (*gestion administration*) et métiers de l'accueil mais on a aussi un dispositif CHASE (*classes à horaires aménagés sportifs d'excellence, pour ceux qui ont plus 6 heures d'entraînement par semaine en club*) et des élèves qui préparent une mention complémentaire, animation-gestion de projets dans le secteur sportif (*MCAGSS*), à bac+1, qui leur permet de valider la moitié des modules du diplôme d'éducateur sportif (*BPJEPS*). Ça donne une grande diversité d'élèves. J'ai choisi de m'occuper de la mention complémentaire parce que ce sont des profils qui ont une vraie fibre sportive, et parce que je désirais m'engager à une échelle plus importante. Et puis c'est différent, puisque je donne des cours théoriques, en classe. C'est une redécouverte de la façon d'enseigner mais ça me plaît de transmettre des petites bribes de la manière dont moi je crée mes cours d'EPS. Et puis ça me sort du cadre de l'EPS traditionnelle puisque ce sont des éducateurs sportifs qui devront s'adapter à un public plus large, des tout-petits, des adultes, des personnes âgées, des personnes porteuses de handicaps... C'est intéressant de transmettre des choses qu'on a apprises en Staps, comment prendre en charge un public, comment construire une leçon, les éléments de sécurité à prendre en compte... On a beau avoir été formé à être dans la pratique, ça reste de la formation, et, la pédagogie, la didactique, les enseignants d'EPS, on sait faire. »

